

le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	8 fr.	Pour l'Etranger :	10 fr.
Un an.	8 fr.	Un an.	10 fr.
Six mois.	4 fr.	Six mois.	5 fr.

Réduction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Amnistie, Amnistie, Amnistie !!!

Il faut qu'on ouvre toutes grandes les Portes des Bagnes et des Prisons

Pour la libération de Cottin

Il ne sied point que nous invoquions l'Amnistie gouvernementale en faveur de l'homme qui osa porter un bras sauvage sur l'idole de la Bourgeoisie.

Nous ignorons totalement ce que sera cette amnistie, jusqu'où elle ira ; quelles seront les catégories d'enfemmes qui en bénéficieront.

Le projet Clemenceau-Ignace ne s'annonce pas large. Peut-être subira-t-il une extension à la discussion parlementaire ? Peut-être ... ?

Tout dépendra du vent qui fait tourner la girouette politique. Aussi étendrons-nous la congoïve il reste néanmoins doux que l'amnistie aille jusqu'à Cottin.

Et pourtant nous ne renonçons pas à l'idée de voir un jour prochain notre vaillant camarade reprendre son poste dans la mélée, à nos côtés.

D'où nous vient cette espérance ? D'une antithèse de justice que nous constatons, dont le peuple s'indigne et dont les dirigeants seront bien forcés de s'inquiéter un jour ou l'autre.

Selon les cours de justice, les attentats politiques nés de la guerre, à l'occasion et en conséquence de la guerre, ont reçu des sanctions bien différentes et souvent contradictoires.

Ainsi Villain fut acquitté de l'assassinat de Jean Jaurès. Pourquoi Cottin a-t-il été condamné à mort ? Et pourquoi, après avoir été voulé, par sentence de Conseil de guerre, au peloton d'exécution, a-t-il bénéficié d'une « mesure de grâce » ?

Il y avait donc quelque chose qui motivait ce revirement subit.

La Justice du Conseil de guerre qui condama ou celle de la Cour d'assises qui acquitta étaient donc entachées de fausseté, d'esprit de classe qui rendait révocables ses arrêts dans un cas ou dans l'autre ?

C'était une justice de bon plaisir, c'est-à-dire que ce n'était pas une justice du tout.

La sentence est nulle parce que vivie à sa base, nullité confirmée par la mesure de grâce. Cottin reste condamné à 10 ans de réclusion. C'est plus qu'il n'en faut pour mourir dix fois de mort lente.

Etant donné l'état de santé précaire de l'emmuré, il y a peu de chances pour qu'il résiste longtemps au régime du cachot.

La prétendue grâce se traduit donc par une aggravation de supplice. Est-ce là ce qu'on a voulu ? Cottin meurt à petit feu, — et l'on s'imagine ce que comporte de souffrances une telle mort, — alors qu'on a estimé que la peine capitale ne lui était pas applicable ! Enomiti qui appelle à bref délai un correctif nécessaire. Ce correctif ne peut être que la libération.

Car nous sommes ramenés à Villain. Villain, est libre comme l'air, lui qui froide, sans risque, d'un geste laâche, a tué le tribunal socialiste.

Cottin qui n'a fait que blesser légèrement un gouvernant dont l'étoile n'a d'ailleurs cessé de poursuivre sa marche ascendante vers le zénith de la dictature bourgeois, Cottin se meurt misérablement dans un *in pace*. Voilà l'insupportable antithèse.

Nous ne devrions pas avoir besoin de la dénoncer. Elle éclate aux yeux. Il ne s'agit plus ici d'amnistie ou de grâce : un acte d'équité s'impose sous la dictée de la raison.

Le maître actuel du Pouvoir qui fut un écrivain philosophique remarqué et qui rompit dans sa longue carrière de journaliste plus d'une lance en faveur de la Justice et du Droit, est, nous le savons, et la classe ouvrière aussi le sait, vigoureusement porté aux méthodes d'arbitraire et de violence, animé sur sa vieillesse de rancunes qu'expliqueraient peut-être des déceptions de jeunesse. Cet esprit de rançune et de haine, et ces actes d'arbitraire et de violence ont armé le bras de Cottin.

Nous n'aurons pas la candeur d'en appeler, confirme la féroce d'aujourd'hui, à l'apparente générosité d'hier, d'en appeler contre le Clemenceau de

A BAS BIRIBI !!!!

Premier couplet

Biribi, Biribi, c'est là-bas en Afrique,
Où de robustes gars sont enrégimés,
De ces gars qui n'ont pas la foi patriotique
Et qui sous les drapeaux restent des révoltés.
C'est le Grand Rendez-vous des épaves humaines
Qui ne sont que les fruits de notre société,
S'il fallait de ces fruits en rechercher des graines
Il nous faudrait fouiller toute l'humanité.

3^e couplet

Biribi, Biribi, c'est là-bas en Afrique,
Où l'on entend encor les fers broyer des os,
Où du matin au soir travaillant sous la trique,
Combis de vos enfants ont creusé leurs tombeaux
De l'ignoble chaouch cruelle est la rancune,
L'art de martyriser souligne sa fondation.
Pendant ce temps messieurs d'en haut d'une tribune
Vos élus vont parler de Civilisation.

Paroles et musique de Charles d'Arras

Refrain

Abolissez les bagnes militaires;
Où tant de gars laissent encor leur peau
Abolissez ces gouffres sanguinaires,
Au fond desquels baigne votre drapeau
Pour une fois, soyez humanitaires,
Abolissez les bagnes militaires.

En vente à la « Librairie Sociale ».

2^e couplet

Biribi, Biribi, c'est là-bas en Afrique,
Où la pédérastie est à l'ordre du jour,
L'Homme y supporte tout sans la moindre réplique
De la torture au vice il passe tour à tour
C'est le nec plus ultra de la grande Débauche,
C'est le nouveau foyer des morts d'inquisitions,
C'est le point noir lointain qui saoule l'Ybauche
D'un progrès espéré par les Révoltes.

4^e couplet

Mais votre Biribi, n'est pas rien qu'en Afrique,
Et quoi ! vous paraissiez à ces mots ébahis,
Tous les casernements de votre république
Sont vous le savez bien des autres Biribis.
Allons reconnaître que vos erreurs grossières
Vous ont fait accomplir des monstruosités,
Drapeau, Propriété, Capital et Frontières
Ont toujours entravé toutes nos libertés.

LES TRAVAUX PUBLICS



Ceux qui attendent...

Draveil et du 1^{er} mai au Clemenceau de la Mélée sociale dont nous nous sommes plus d'une lance en faveur de la Justice et du Droit, est, nous le sait, vigoureusement porté aux méthodes d'arbitraire et de violence, animé sur sa vieillesse de rancunes qu'expliqueraient peut-être des déceptions de jeunesse. Cet esprit de rançune et de haine, et ces actes d'arbitraire et de violence ont armé le bras de Cottin.

L'opposition anarchiste à tout Pouvoir dura. Les anarchistes resteront les éternels opposants à tout principe gouvernemental et autoritaire. C'est

assez dire qu'ils répugnent à toute affinité qui rapproche du Pouvoir ou qui le renforce. Mais lorsqu'il s'agit de réparer une iniquité criante, de résoudre ce que nous avons appelé une antithèse de justice nous sommes en droit de nous en prendre sinon au Pouvoir lui-même, du moins aux éléments qui gravitent autour de ce Pouvoir et à qui échoit de ce fait une partie des responsabilités globales.

Leur attitude devant Cottin, pendant et après l'attentat, a été miserable, et sûrement jugée par la classe ouvrière qui devait tomber dans les traquenards du 1^{er} mai.

précisément au nombre de ces éléments.

Oùils n'oublient pas qu'ils sont comparables de leur attitude devant le peuple, devant le prolétariat des cités et des champs auquel ils ont demandé l'investiture électorale.

Leur attitude devant Cottin, pendant et après l'attentat, a été miserable, et sûrement jugée par la classe ouvrière qui devait tomber dans les traquenards du 1^{er} mai.

Cottin est l'homme du peuple, le héros prolétarien, infiniment plus estimé que le satrape Caillaux, que le noceur Malvy, pour lesquels cependant la presse socialiste et les notabilités du Parti, n'ont pas craint de s'engager avec éclat.

Les prolétaires qui ont de la justice un sentiment inné, supérieur à la compréhension des plus fins légitimes, ne pardonneront pas que Cottin reste en prison alors que tant d'assassins notoires courrent les rues...

RHILLON.

Ouvrier, paysan, écoute : Il y a cinq ans, les riches t'ont ordonné de sacrifier ta vie pour sauver la patrie. Et tu as obéi.

Tu as quitté femme, enfants, travail, habitudes, parents, amis. Tu as tout quitté. Pendant cinq ans, tu as risqué ta vie. Et, si tu en revenu, tu n'y es pour rien. Pur hasard ! Ceux qui t'ont ordonné d'y aller n'ont fait ce qu'ils ont pu pour que tu n'en reviennes pas.

Aujourd'hui, que constates-tu ? Que tu as sauvé la patrie, mais que ton sort n'a pas changé.

C'est toujours la même vie de brute. Si tu réfléchissons un peu, tu en conviendras.

Ignorant tout de ton propre sort, tu peux encore moins savoir, parce qu'il te lis les journaux des riches au lieu de lire tes journaux, qu'il y en a de plus malheureux que toi.

Oui, si malheureux que tu sois, il en est de plus malheureux encore, parce qu'ils sont en prison, au bagne, au cachot.

Ce sont des pauvres comme toi. Ce sont des ouvriers, des paysans comme toi.

Leur crime ?

Ils ont pris au sérieux la parole de Clemenceau : « Après tout, les anarchistes ont raison, les pauvres n'ont pas de patrie. »

Et ils sont insoumis. Et ils sont déserteurs. Parmi ceux-là se trouve notre ami Le coin.

D'autres, sans être insoumis ni déserteurs, ont commis une peccadille et ils sont enfermés pour des cinq, dix, vingt ans. Il y en a des centaines de mille comme cela.

D'autres encore ont propagé les paroles de Clemenceau. Ils ont dit aux pauvres qu'ils n'avaient pas de patrie et qu'ils étaient bien bêtes d'aller se faire casser la figure pour ceux-là seuls qui en ont une : les riches. Pour n'avoir fait que répéter ce qu'avait dit Clemenceau, ceux-là aussi ont été enfermés.

D'autres encore ont manifesté le premier mai ou un autre jour, comme notre camarade Lalou, condamné à dix ans de réclusion, comme ce pauvre Maurice Albert, enfant de dix-huit ans, condamné à cinq ans de réclusion pour avoir été assommé par les flics, — et ils sont, eux aussi, en prison pour longtemps. Parmi ceux-ci, il y a des femmes, d'autres enfants.

Ce n'est pas tout.

Il y en a d'autres que j'oublie : les victimes des riches ne peuvent plus se compacter...

Je te l'ai dit et te le répète : tous ceux-là sont des tiens, des ouvriers, des paysans comme toi. Ils souffrent en prison. Comme ils sont trop et que les prisons sont trop petites, ils sont entassés dans des lieux infectés. Ils n'ont pas d'air. Ils n'ont pas de nourriture. Ils meurent de faim. Des milliers sont déjà morts. Des milliers d'autres sont en train de mourir. Ils agonisent. Ils râlent. Ils crient au secours. Ils t'appellent. Ils tendent les mains vers toi et ils te supplient d'avoir pitié, de ne pas les laisser mourir ainsi.

Savez-vous les abandonner ?

Vous sous, paysan, ouvrier, pouvez les sauver, parce que, vous sous travaillant, tout s'arrête, si vous ne travaillez plus, et les riches alors prennent peur.

Pour les sauver, ces pauvres créatures humaines, nous ne te demandons pas, de risquer ta vie comme tu l'as risqué pour sauver les richesses de ton patron, la terre du riche paysan, la maison de ton propriétaire. Non,

Pour sauver ces milliers et ces milliers de lamentables victimes — et qui sont, ne l'oubliez pas, tes frères, des pauvres, des ouvriers, des paysans — nous ne te demandons que de QUITTER LE TRAVAIL et de ne le reprendre que lorsque toutes ces pitoyables loques humaines, victimes des riches et des puissants, auront vu s'ouvrir les portes de leur tombeau.

Ouvrier ! Paysan !

Tu as donné ta vie pour sauver les riches de tes ennemis, de tes maîtres, qui vivent dans le vice et dans la famine. Ne vas-tu pas, pour ceux qui ont voulu défendre leur vie et la tiens en même temps, faire le sacrifice de quelques sous, de quelques journées de travail ?

Si tu continues à vivre en égoïste, à ne penser qu'au tabac, à l'alcool, au cinéma pendant que des centaines de mille des tiens meurent en cappelant à l'aide, eh bien à honte à toi ! Ceux-là que tu laisses mourir, tu n'as pas de cœur, si les riches et c'est tant mieux si les riches t'écrasent, car tu n'es qu'un lâche. S. CASTEUF.

LA RELÈVE

Les cris, les souffrances, les sanglots d'hommes reclus dans les geôles de France ou les rages d'Afrique, nous requièrent d'agir. Il faut sauver ces victimes d'une déité impitoyable. Il faut toutes choses cessantes, préoccupations politiques ou autres, amener le geste vraiment humain qui assurera une amnistie plénière pour tous les déliés nés de la guerre et à charge des soldats.

Tandis que nous voyons porter aux bourses suprêmes par la bêtise sanguinaire des foules les héros pourvoyeurs de la mort, les grands chefs qui conduisent au vaincu, chaque saison durant quatre ans, ces mêmes foules d'hommes déguisés en soldats ; nous assistons, la rage au cœur, à l'agonie de centaines de mille des nôtres dans les pourrissoirs ou le bled.

Pour ces officiers assassinant froidement leurs soldats, pour ces généraux envoyant à l'attaque sans préparation efficace, voilant ainsi à la mort des régiments entiers, pour ces chefs incomptables, lâches et routiniers, responsables de la mort de tous ceux qui furent fauchés par nos propres engins, pour toutes ces gueules laurées sous les sourires de la fortune et de la gloire.

Pour toi, soldat, qui, un soir de lassitude, abandonna le charnier où bien eut un geste de révolte, pour toi les pires rigueurs et le bagne. Justice militaire !... L'amitié que nous exigeons ne sera complète que lorsque chaque victime sera remplacée là-bas, tête pour tête, par un vrai coupable. Ce sera alors la relève, la grande relève ! Vous tous qui, durant la guerre, fûtes implacables pour les humbles, les maîtres absous et prodigies de la vie de millions de Français, je vous le dis, l'heure vient de régler tous nos comptes. La relève approche ! A bientôt Messieurs du laurier d'or !...

Déjà de l'autre côté des monts, dans l'Italie monarchique, la justice est en branle ; on met en jugement le général Graziani, coupable d'avoir tué un de ses soldats. Que fait la France devant d'identiques crimes ? Il est vrai que nous sommes en République où sevit l'irresponsabilité à tous les degrés, sous Poincaré régnant et sous le régime de la Béte ; son chef ne portait-il pas fièrement un surnom d'animal féroce que la foule en déclara à ses yeux : « tue ! » Sous Clemenceau, les hommes aux mains sanglantes sont solidaires et ne songent pas à se lâcher les uns les autres.

Qu'on juge en Italie les fauteurs du désastre de Caporetto, les généraux et jusqu'à l'ex-généralissime, chez nous nos baïnards et nos stratèges faillis, ceux du Chemin des Dames, de Montdidier et autres lieux célébres pour les retentissantes défaites subies, sont bien tranquilles et gardent toute leur puissance féroce. Ah ! comme nous sommes loin des vigoureuses pratiques de la grande période révolutionnaire, les chefs incapables ou battus juge et déstitués sur-le-champ !

Toute la vindicte s'abat sur les soldats et il y a une cruelle injustice de voir, adulés chamarés, rutilants comme des soleils, ces charognards, tandis que de pauvres bougres peinent pour eux.

Mais que font donc ces élites militantes devant le crime des gouvernements, qui gardent sans une parole d'espérance dix mois encore après l'anarchie, des hommes jugés et condamnés dans ces guignols solennels des conseils de guerre du front ? Sont-ils disparus ou repents ou gavés, tous ceux qui donnaient avec enthousiasme leur juvénile énergie, qui sacrifiaient, dit-on, leur temps, leur liberté et leur fortune pour sauver Dreyfus capitale ?

Et vous tous, les quelques millions de démobilisés, allez-vous laisser crever sans lever la voix tous ces camarades des nauvais jours ? Vous savez pourtant que beaucoup d'entre eux n'ont été si rudement châtiés que pour servir d'exemple et ils exploitent leurs forces pour écraser et étouffer les républiques soviétiques.

Les dirigeants ont doublet les soldes des corps expéditionnaires ; pour la gaieté, les dirigeants n'ont pas répondu à la besogne. Bien des dirigeants et dirigeés se valent et se complètent les uns par les autres. Un seul objectif les anime ; l'intérêt immédiat, sans scrupule des voies et moyens pour l'obtenir.

Il ne saurait d'ailleurs en être autrement dans l'ambiance putride qui entoure les individus de toutes les classes.

Où Génold établit la responsabilité quasi équivalente de tous les dirigeants de tous les pays, ce qui est son objectif, c'est partout. Qu'il montre « l'art » diplomatique pour faire marcher les peuples à l'abattoir, c'est du travail extrêmement utile.

Je veux espérer que les esprits libres vont se réveiller de la léthargie de la guerre, qu'ils comprendront que les maîtres de l'heure, avec la complicité des politiciens et la sordide indifférence des masses, obéissent à des préoccupations de basse politique, en gardant loin des villes et des centres d'agitation ces éléments qui grossiraient les rangs des révoltés.

Si la guerre n'a pas tué tous les révolutionnaires comme on l'espérait en déclenchant la grande affaire, il est temps que les survivants réclament impérieusement aux Chambres, à tous les pouvoirs constitués, la relève libertaire. On libère, par trop tôt, les prisonniers de guerre allemands ! Qu'on l'élire du même coup les détenus français. Il a cinq ans, à la même époque, les trains hâtaient d'arriver à Bordeaux. Nos maîtres, rappelez-vous et ne soyez pas inexorables !

Abel GERBAUD.

Le Journal d'un Enfant

Dans le livre d'Octave Mirbeau, Sébastien Roch, j'ai l'air stupide, moi, Boloroc, tué volontaire, je ne desserre les dents que pour répondre aux tendres questions de mon ami, par le mot de Cambronne. Eh bien, je veux rompre ce silence. Dans la cache de sauvage où je l'enfouis il y a cinquante ans, j'ai retrouvé mon journal secret. Le voici ; je le dédie aux enfants d'aujourd'hui.

Premier feuille

Au Pardon de Sainte-Anne-d'Auray,

Directives syndicalistes

Nous cheminons. Sébastien rêve à midi :

— « O Boloroc ! comme la Vierge est belle ! Dieu le Père me fait trembler. La Sainte Mère me console. Et le Fils qui est mort pour nous ! Comme je l'aime ! Et toi Boloroc ?

Moi ? Je m'en fous !

— « Tu me fais de la peine ! Est-ce que tu ne crois pas en Dieu ?

J'ai haussé les épaules, Sébastien a pleuré. Je n'ai pas le cœur assez dur pour lui expliquer ma pensée.

Crois-je qu'il crois-je pas en Dieu ? Ce que qui cerne parfois les yeux de mon ami, me trouve, moi, de granit.

Je n'ai pas besoin de Dieu, voilà tout. C'est un peu sec, mais c'est vrai.

Il se peut qu'il y ait un Dieu, mais je ne veux pas m'embarquer dans ces histoires. Ça ne mène à rien, qu'à souffrir comme Sébastien, ou à faire souffrir autrement comme font les bons Pères.

Moi, je m'en passe très bien. J'y pense, mais je suis, en son nom, on ne nous intègre pas tant de corvées ; je n'y penserais jamais si on ne nous enfermait pas.

J'ai pas besoin d'aucun Dieu ; ou bien, mon Dieu, c'est le grand air. Je pleure pas sur le Christ, moi, puisqu'il a voulu sa croix, d'abord ! Je pleure sur la liberté absente ; la liberté du vent, de la pluie, du large, des embruns, du bain dans la mer, écumante, des galopades sur la grève et de la pêche aux coquillages. Et les randonnées dans les herbes, les pommes vertes qui intègrent sous la dent ! J'y crois, moi, à toute croire, de toutes mes forces !

Mais je suis le seul ici à y croire ! Les autres croient en Dieu, et ça les empêche de croire à la mer, à la terre, à tout ce qui sent bon !

Voilà pourquoi je me tais, toujours !

BOLOROC.

Responsabilités

Au début de son étude sur les responsabilités de la guerre, étude que nous serons heureux de suivre, Génold proteste contre l'idée « assez creuse » d'assimiler la valeur des diriges à celle des dirigeants.

— Cela est possible, s'empresse-t-il, d'ajouter, mais en acceptant le pouvoir, les dirigeants ont contracté un devoir : travailler au bien-être et à l'éducation des masses.

Nous devons plus nous souvenir que tous les défauts dont les humains sont possédés sont provoqués, nourris et amplifiés par cette société où l'intérêt particulier est à la base.

Ne pouvons-nous plus nous rappeler tous les crimes abominables qui viennent d'être vécus et dont les responsabilités lointaines et immédiates découlent du fait même de l'ensemble de leurs actes, de réaliser leurs promesses ; leur programme, comme ils disent. Programmatique, promesses ne sont que des boniments à l'usage des naïfs à papier. C'est la matière première des marchands d'enquêtes, des camelots et des poiliards.

Mais pour l'heure, le peuple ne sait pas cela, ils s'en doutent, cependant qu'ils se doutent que les journalistes leur en mettent plein la vue », mais ils continuent de lire ceux-ci, comme ils continuent de voter... par habitude, et aussi et surtout, par manque de savoir quoi faire, par défaut d'initiative. Le peuple n'a plus confiance dans les dirigeants, mais il les croit nécessaires.

— L'ignorance est l'excuse du peuple, et en effet logique en ce qu'il se plaint de reprocher aux dirigeants les grâces dues à leur ignorance.

Mais ce qu'il y a, leur reprocher, c'est l'absence d'effort, leur paresse, pour sortir de cette ignorance dont ils sont les victimes. Et ceux qui font des efforts pour apprendre mettent à profit leurs connaissances pour passer de l'autre côté de la barricade.

Pendant le siège de l'École des Mines, il ne nous a rien manqué sous le rapport des nouvelles directives et de leur application. En a-t-on vu des commissions interministérielles ou autres, et toujours nos représentants syndicaux s'y installaient aux côtés des plus fiefs défenseurs de la réaction. Il est vrai qu'il s'agit souvent de défense nationale et, pendant cette période, la lutte de classes, l'internationalisme ouvrier, disparaissent devant la nécessité de soutenir les intérets et les appétits du capitalisme, la patrie ne souffrant pas d'infidélités de la part de ses victimes. Il est vrai qu'il y avait l'argument de la « liberté des peuples », de la « justice » et du « droit ».

Depuis cette belle période, permettant une grosse majorité par la seule vibration de la corde patriotique et aussi un peu par les services rendus personnellement, tels les sur-sis, que pour écraser et étouffer les républiques soviétiques.

Les dirigeants ont doublet les soldes des corps expéditionnaires ; pour la gaieté, les dirigeants n'ont pas répondu à la besogne. Bien des dirigeants et dirigeés se valent et se complètent les uns par les autres. Un seul objectif les anime ; l'intérêt immédiat, sans scrupule des voies et moyens pour l'obtenir.

Il ne saurait d'ailleurs en être autrement dans l'ambiance putride qui entoure les individus de toutes les classes.

Que Génold établisse la responsabilité quasi équivalente de tous les dirigeants de tous les pays, ce qui est son objectif, c'est partout. Qu'il montre « l'art » diplomatique pour faire marcher les peuples à l'abattoir, c'est du travail extrêmement utile.

Après une laborieuse gestation, l'on accouche d'un projet de Conseil National Economique. Et voilà ! Quel prétexte peut-on invoquer cette fois, si ce n'est, comme le dit Jouhaux, « que la nation retrouve sa vie normale et non point une existence médiocre, si elle pourra relever les ruines accumulées sur son sol, si elle sera à même de faire face aux charges qui pèsent sur elle du fait de la guerre ? Tout cela de la faute à qui ?

Ainsi donc, que l'on le veuille ou non, c'est toujours Défense Nationale.

Et comment peut-on prétendre lutter contre un adversaire, lorsque, par ses propres interventions, on lui permet de se ressaisir au moment où les circonstances l'obligeant à s'avouer vaincu.

Employer de pareils procédés d'action, c'est aller contre soi et contre ceux qui combattent à vos côtés, c'est se classer adversaire de la conception syndicale révolutionnaire.

— Sais dédaigner la lutte contre ces révoltes, je crois plus urgent le combat contre les causes lointaines des guerres : le désordre capitaliste. Et pour détruire ce régime désordonné, il faut, en outre des circonstances favorables, de l'esprit de résolution, voire augmenté des connaissances des causes du malheur.

Pour ce faire et nonobstant mes pensées intimes, quant au déterminisme, j'établirai la responsabilité des gens du peuple, je leur ferai faire leur *méa culpa*, je fusse-rais leur inerter, leur je-m'en-foutisme, leur porisme, leur ignorance.

Je leur montrerai leur nombre, immense par rapport au nombre infime de ceux qui les rongent et les font massacer.

Je m'efforcerai d'être un déterminant de l'éducation, de l'initiative, de l'action.

Les dirigeants ne tiennent pas leurs promesses ! Parlent.

Alors, il appartient aux dirigeants à se diriger eux-mêmes, et ils ont tout l'air de vouloir le faire. Ne nous plaignons pas de la déloyauté des dirigeants, elle est favorable à notre cause.

Voici venir les Congrès de nos organisations économiques, Fédérations et Confédérations. Qu'en ressortira-t-il ?

Sera-ce le commencement du « long processus d'évolution », dont nous entretenions si élégamment les dirigeants actuels de la C. G. T. ? Ou bien le syndicalisme, qui n'est encore pas atteint d'évolutionnisme révolutionnaire — si ces formules peuvent se compléter — reprendra-t-il le dessus ?

C'est aujourd'hui toute la question qui se pose à notre attention. Elle est d'importance, aussi est-il utile de s'y attacher, de l'étudier et d'y répondre aussi clairement que possible.

Je déclare immédiatement que, quelle que soit la conclusion qui viendra au bout des réflexions suivantes, il n'indiffère d'être considéré comme un révolutionnaire conscient ou inconscient. Car n'oublions pas que, si Jouhaux déclare d'une part « qu'il n'a pas la prétention d'apporter une vérité absolue », et il aurait tort, il n'en affirme pas moins que seuls sont conscients ceux qui l'interprètent la Révolution à sa façon.

Il serait oiseux de reprendre un à un tous les arguments qui militent en faveur de la transformation de la société. Mais pourtant ils sont à la base même des conceptions aussi bien évolutionnistes que révolutionnaires. Et c'est de trop sembler soi-même évident que ceux-ci comprennent le danger et ne voudront pas s'associer davantage avec ceux qui conduisent le mouvement ouvrier à l'opprobre et à la ruine.

Arrivons maintenant aux méthodes d'action à entreprendre pour l'avènement d'une société où tous les individus pourront se libérer de toute contrainte, en même temps que leur pensée se libérera de tous ses préjugés. L'organisation économique ouvrière, étant faite pour combattre l'exploitation et la domination capitaliste, se doit de rester sur son terrain propre. Elle doit mener la lutte sans se préoccuper de son adversaire irréductible.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Voyons à l'appliquer dans la question Internationale. Les instituteurs et la III^e Internationale ? Cela va de soi. Cela existe, c'est une excellente école mutuelle, et les leçons y sont n'importe rien.

Mais... et l'action ?

L'action tend à se disperser, tant que chaque groupe s'en tient jalousement à ses idées et ses conceptions propres.

Et c'est à cela que l'on nous réduit aujourd'hui par l'action qu'il est demandé aux délégués de l'Assemblée d'avaliuer son programme.

Arrivons maintenant aux méthodes d'action, scellées et contradictoires peuvent se mettre progressivement d'accord. Pratiquement, cela se fait en province dans beaucoup de villes où les fractions marxiste et libertaire, trop faibles, chacune numériquement, se sont soudées dans « Groupes d'études » ou « d'action ».

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

Personnellement, je ne demande qu'à m'entendre pour des buts limités avec mon adversaire Constant Bougon, qui commande mon estime et ma sympathie. Et ce décret d'entente ne m'est point particulier.

LE SCANDALE

Le scandaleux *Journal* du non moins scandaleux Ch. Humbert, oubliant qu'il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu, a publié discrètement un entretien de vingt lignes sur le scandale de la poudrière de Bergerac.

Je ne sais au juste en quoi consiste ce scandale entre mille autres, entre cent mille autres. Cela, d'ailleurs, n'importe pas.

Pas davantage qu'un bouton de plus qui vient crever sur la peau d'un pestiféré dont les immorables postures attestent la pourriture intérieure irrémédiable.

Nous avons eu le scandale Bolo, le scandale Humbert, le scandale des carbures, le scandale de Briey où les « plumes d'autruche » sont compromises, etc., etc. Nous avons le scandale Jutet, le scandale Boret (rhums et mistelles), le scandale Loucheur (un million par jour qui, par un habile tour de passe-passe, rentre dans sa poche en sortant de la poche), etc., etc.

Certes, je réprouve les gredins. Mais leur malice eût été impuissante sans l'obéissance passive des peuples qui se firent les instruments dociles de tous les méfaits dont ils souffrent et dont ils se plaignent si inconsidérément, puisque, s'ils en furent les victimes, ils en furent aussi les auteurs.

On peut les plaindre à la rigueur. Mais il est impossible de les approuver.

LUX.

L'AMNISTIE sera-t-elle démocratique ?

Les scandales ne se comptent pas sous un régime qui est lui-même la source et l'origine de tous les scandales.

Nous sommes en pleine déliquescence et le scandale découle de tout le corps social comme la pourriture d'une charogne en putréfaction.

Voilà ce que « l'Association républicaine des anciens combattants » n'a pas encore l'air de savoir.

Ladite association, qui semble se faire de singulières illusions sur la probité gouvernementale et militaire, vient de publier un manifeste dans lequel la poudrière de Bergerac est qualifiée de cavalerie des 400 à 4.000 voeux.

Hélas ! Qu'est-ce que cette infime partie de la vérité à côté de la vérité tout entière ?

Ce n'est pas la poudrière de Bergerac qui est une cavalerie de voleurs ; c'est la France entière, c'est l'Europe, c'est le monde qui sont devenus un véritable coupe-gorge, une nouvelle forêt de Bondy, où la moitié des habitants, transformés en bandits, égorgent, dévouillent, rançonnent, exploitent et affranchissent l'autre moitié, sous la haute direction des états-majors, des gouvernements et des magistrats.

Le voilà le scandale. Et la passivité, la résignation, la lâcheté avec lesquelles les dupes se laissent manger par les roubards n'est pas ce qu'il y a de moins scandaleux. Non plus, la malveté des « anciens combattants » qui terminent ainsi leur manifeste :

« Que nos magistrats soient sans faiblesses ; toute faiblesse de leur part serait relevée par les anciens soldats qui, de retour du front, ne sont pas disposés à payer de leurs impôts les ignominies, les scandales, les orgies de ces honteux personnage pour la plupart embusqués, qui menaient joyeuse vie. Nous exigeons toute la justice et autrement qu'en paroles ». Et le *Journal*, dans lequel je puise ce renseignement, de conclure placidement : « L'enquête ne pourra vraisemblablement être terminée qu'en septembre. »

On ne dit pas de quelle année.

Pauvres « anciens combattants » ! Faut-il qu'ils soient naïfs ! Le bourgeois de crème patriote les tient encore sous sa stupéfiante influence et, en fait de faiblesse, c'est surtout celle de leur raisonnement qui s'affirme le mieux comme la plus nefaste, puisque c'est celle qui permet toutes les autres.

Mais voyons, anciens combattants que vous êtes ! Ouvrez donc les yeux et les oreilles et votre esprit, si vous pouvez. Tâchez donc de comprendre que la justice que vous exigez toute vous est donnée, comme vous la méritez, suivant la logique de vos actes.

N'est-ce pas vous qui avez soutenu, motivé, justifié toutes les poudrières de Bergerac et d'ailleurs en utilisant leurs produits ?

N'est-ce pas vous qui avez bombardé des villes, incendié des campagnes, mitraillé et fusillé des hommes ? Il y a, en Allemagne et en Autriche, autant de morts et de mutilés qu'en France, autant de misère, sinon autant de ruines. Et qui donc a fait tout cela, si ce n'est vous, anciens combattants ? Et qui donc a fait non quinze cent mille morts et non cinq cent mille mutilés, si ce n'est les « Anciens combattants » allemands et autrichiens ?

Vous êtes tous des anciens combattants, tous des patriotes glorieux, tous des soldats sublimes, des héros ! ! Vous n'avez rien à vous envier, rien à vous reprocher. Embrazsez-vous, vous êtes frères dans la naïveté et dans le malheur.

Ah ! vous vous étonnez des résultats ! Vous êtes surpris de récolter ce que vous avez semé ! Qu'êtes-vous donc allé faire à la guerre, si ce n'est le jeu et les affaires des louroux personnels embusqués qui menaient joyeuse vie pendant que vous vous faisiez mitrailler pour payer leurs orgies ?

Que réclamez-vous donc, et quoi donc vous offusquez ? Vous avez fait la guerre, pas vrai ? Vous en touchez le résultat. Carré la guerre, cela qui semble vous étonner. Et la guerre n'est pas autre chose que l'exploitation raisonnée, calculée des faibles, des poires par les mains.

Pendant que vingt millions d'inconscients et de faibles se combattaient et s'enterrageaient comme des bêtes affolées, les quelques millions de truqueurs qui commandaient et dirigeaient de loin le massacre, se gobergeaient, s'enrichissaient, faisaient la noce, avaient des trains spéciaux, des autos perpétuellement sous pression, à leur service, et s'entendaient au mieux d'un G. Q. G. à l'autre pour éviter réciproquement de se bombarder, alors que les artilleries, aveugles pour les pauvres diables, mitraillaient indûment tout le menu fretin des combattants, amis comme ennemis. Mitraillez ! mitraillez toujours ! La Patrie reconnaîtra les

Echos et Glanes

siens ! Tel fut, dans tous les camps, le mot d'ordre.

Et, de fait, la Patrie clairvoyante et reconnaissante reconnaît, en effet, les siens dans ceux qui ne s'étaient pas soitement exposés, dans ceux qui s'étaient sagement embusqués dans les états-majors, dans les intendances, dans l'administration, dans le journalisme, les canons, les munitions, dans la politique et même le syndicalisme, dans l'industrie, dans le commerce, en un mot dans le mercantilisme et le capitalisme guerriers qui, depuis cinq ans qu'ils règnent en maîtres sur l'Europe et le monde ensanglanté, ne peuvent pas se décider à abdiquer un pouvoir si facile et si profitable.

Si, en Europe, vingt millions d'hommes sont allés de faire échapper sur l'ordre et au profit de quelques millions de gredins, alors que nous pouvons nous attendre à autant de scandales qu'il y a de personnalités gouvernantes, puisqu'elles sont toutes représentatives du régime de corruption militaire que nous subissons et qu'elles n'ont pas d'autre rôle, d'autre raison d'être que de préside, en y aidant, à la grande décomposition finale de la société capitaliste.

Les scandales ne se comptent pas sous un régime qui est lui-même la source et l'origine de tous les scandales.

Nous sommes en pleine déliquescence et le scandale découle de tout le corps social comme la pourriture d'une charogne en putréfaction.

Voilà ce que « l'Association républicaine des anciens combattants » n'a pas encore l'air de savoir.

Ladite association, qui semble se faire de singulières illusions sur la probité gouvernementale et militaire, vient de publier un manifeste dans lequel la poudrière de Bergerac est qualifiée de cavalerie des 400 à 4.000 voeux.

Hélas ! Qu'est-ce que cette infime partie de la vérité à côté de la vérité tout entière ?

Ce n'est pas la poudrière de Bergerac qui est une cavalerie de voleurs ; c'est la France entière, c'est l'Europe, c'est le monde qui sont devenus un véritable coupe-gorge, une nouvelle forêt de Bondy, où la moitié des habitants, transformés en bandits, égorgent, dévouillent, rançonnent, exploitent et affranchissent l'autre moitié, sous la haute direction des états-majors, des gouvernements et des magistrats.

Le voilà le scandale. Et la passivité, la résignation, la lâcheté avec lesquelles les dupes se laissent manger par les roubards n'est pas ce qu'il y a de moins scandaleux. Non plus, la malveté des « anciens combattants » qui terminent ainsi leur manifeste :

« Que nos magistrats soient sans faiblesses ; toute faiblesse de leur part serait relevée par les anciens soldats qui, de retour du front, ne sont pas disposés à payer de leurs impôts les ignominies, les scandales, les orgies de ces honteux personnage pour la plupart embusqués, qui menaient joyeuse vie. Nous exigeons toute la justice et autrement qu'en paroles ». Et le *Journal*, dans lequel je puise ce renseignement, de conclure placidement : « L'enquête ne pourra vraisemblablement être terminée qu'en septembre. »

On ne dit pas de quelle année.

Pauvres « anciens combattants » ! Faut-il qu'ils soient naïfs ! Le bourgeois de crème patriote les tient encore sous sa stupéfiante influence et, en fait de faiblesse, c'est surtout celle de leur raisonnement qui s'affirme le mieux comme la plus nefaste, puisque c'est celle qui permet toutes les autres.

Mais voyons, anciens combattants que vous êtes ! Ouvrez donc les yeux et les oreilles et votre esprit, si vous pouvez. Tâchez donc de comprendre que la justice que vous exigez toute vous est donnée, comme vous la méritez, suivant la logique de vos actes.

N'est-ce pas vous qui avez soutenu, motivé, justifié toutes les poudrières de Bergerac et d'ailleurs en utilisant leurs produits ?

N'est-ce pas vous qui avez bombardé des villes, incendié des campagnes, mitraillé et fusillé des hommes ? Il y a, en Allemagne et en Autriche, autant de morts et de mutilés qu'en France, autant de misère, sinon autant de ruines. Et qui donc a fait tout cela, si ce n'est vous, anciens combattants ? Et qui donc a fait non quinze cent mille morts et non cinq cent mille mutilés, si ce n'est les « Anciens combattants » allemands et autrichiens ?

Vous êtes tous des anciens combattants, tous des patriotes glorieux, tous des soldats sublimes, des héros ! ! Vous n'avez rien à vous envier, rien à vous reprocher. Embrazsez-vous, vous êtes frères dans la naïveté et dans le malheur.

Ah ! vous vous étonnez des résultats ! Vous êtes surpris de récolter ce que vous avez semé ! Qu'êtes-vous donc allé faire à la guerre, si ce n'est le jeu et les affaires des louroux personnels embusqués qui menaient joyeuse vie pendant que vous vous faisiez mitrailler pour payer leurs orgies ?

Que réclamez-vous donc, et quoi donc vous offusquez ? Vous avez fait la guerre, pas vrai ? Vous en touchez le résultat. Carré la guerre, cela qui semble vous étonner. Et la guerre n'est pas autre chose que l'exploitation raisonnée, calculée des faibles, des poires par les mains.

Pendant que vingt millions d'inconscients et de faibles se combattaient et s'enterrageaient comme des bêtes affolées, les quelques millions de truqueurs qui commandaient et dirigeaient de loin le massacre, se gobergeaient, s'enrichissaient, faisaient la noce, avaient des trains spéciaux, des autos perpétuellement sous pression, à leur service, et s'entendaient au mieux d'un G. Q. G. à l'autre pour éviter réciproquement de se bombarder, alors que les artilleries, aveugles pour les pauvres diables, mitraillaient indûment tout le menu fretin des combattants, amis comme ennemis. Mitraillez ! mitraillez toujours ! La Patrie reconnaîtra les

IRONIE MAL VENUE

La Bataille cite un article de la *Freiheit*, de Berlin, d'après lequel les indépendants considèrent comme impossible leur adhésion à une Internationale qui reconnaîtrait comme socialistes les majoritaires, et où l'on reconçoit de poursuivre des échanges de vues avec les révolutionnaires de tous les pays afin d'adopter une tactique commune et de tenter de créer une Internationale englobant le prolétariat tout entier et fondée sur une base nettement révolutionnaire.

L'organe du syndicalisme alimentaire se gaussa de cette tentative en posant cette question : « Allons-nous avoir une nouvelle Internationale de politiciens ?

Nous suivons avec attention les faits et gestes des « internationaux » de Lucerne. Et ce n'est pas nous qui les défendrons.

Mais tout de même, la Bataille est-elle mal qualifiée pour conclure : « La question, heureusement, ne se pose pour la classe ouvrière qui ne connaît qu'une seule Internationale ouvrière, celle qui a été récemment fondée à Amsterdam » ?

Elle ne démentira pas, la classe ouvrière... elle ne l'a jamais fait. La Bataille, et nous plaquons amèrement d'avoir à choisir entre les politiciens de Lucerne et ceux d'Amsterdam... »

LE POURRISSOIR

Quand les loups se mangent entre eux, on apprend parfois de belles choses.

Dégustez ces déclarations de M. Judet à un représentant de la presse : « Quant à Alphonse Lenoir (père du Lenoir condamné à mort pour l'achat du Journal), j'ai l'ami, l'amie, l'amie, comme l'on connaît tous les directeurs de journaux. Car il a eu, pendant quinze ans, à Paris, une situation extraordinaire ; il a été l'intermédiaire de toutes les affaires financières qui intéressaient les grandes banques et les gouvernements qui se sont succédé en France. Tour à tour, il a travaillé avec Rovier, avec Briand, avec Caillaux, avec Clemenceau, avec Thomas, Longuet, en passant par Léon Blum, Mayrás, Frôssard, l'animatrice... »

Que ceux qui n'ont pas péché, semblent-il dire, me jette la première pierre !... »

...Phynance, Gouvernement, Presse, constituent le Triumvirat présent aux destinées de toute société capitaliste qui se respecte.

Et pour porter aux colonies les bienfaits de la « civilisation européenne », les rémunérations ne manquent pas aux potentiels de la presse pour soutenir leurs compagnes désintéressées. Ecoutez encore le même Juge ! C'est ainsi que j'ai suivi de deux directeurs de journaux, MM. P. et B. V., un million pour soutenir la thèse des indemnités pour la Belgique au sujet de la question de l'Ubanghi. »

Le silence aussi s'achète : « C'est ainsi que j'ai déboursé un employé de M. Crispin, qui m'offrait une rente pour que je ne parlasse pas de lui. »

On peut en croire ce vieux professionnel...

REPECHAGE

Sentant les élections prochaines et sur le point d'être exclu du Parti pour crime de jusqu'au-boutisme, Dejeante, député socialiste de Belleville, tente un ultime effort pour se refaire une virginité.

La discussion sur le Traité de Paix lui entendre la voix d'un « travailleur laïc des provinces perdues à la Mère-Patrie ». Et c'est ainsi que j'ai suivi de deux directeurs de journaux, MM. P. et B. V., un million pour soutenir la thèse des indemnités pour la Belgique au sujet de la question de l'Ubanghi. »

Le silence aussi s'achète : « C'est ainsi que j'ai déboursé un employé de M. Crispin, qui m'offrait une rente pour que je ne parlasse pas de lui. »

Cela, dans l'Humanité, tend une perche à l'opinion publique pour la déstabiliser.

Mais, de grâce, qu'ils ne nous assomment pas avec leurs jérémiades ! N'ont-ils pas, les uns et les autres, chanté sur tous les tons, sur le grand bio que constituerait le retour des provinces perdues à la Mère-Patrie ?

Vont-ils nous faire croire qu'ils n'auraient jamais pensé que celle-ci se conduirait, un jour, comme une mardre ?

Puisqu'ils ont justifié leur adhésion à la politique de la guerre libératrice par l'assassinat de chasseur, il est temps de déclarer plus haut que la défaite n'a été qu'une naïveté !

Et qu'ils gardent pour eux leur douloureuse surprise !

EMERASSONS-NOUS...

Albert Thomas tient absolument à rester au Parti.

Il le dit dans l'Humanité et s'il consent volontiers à se plier à la discipline, il entend ne pas être humilié et pouvoir revenir à sa place.

Et il s'explique !

...Voyez cette charmante et comique supposition : « Admettons que la guerre est déjà passée, va-ton se placer désormais simplement, devant la situation qu'elle a créée ? »

Tiens, pourquoi pas ? Oublions le passé.

Et que « tout homme qui a participé à sa pays », continue, tout simplement, son action sociale... Ce passé est une si petite chose ! Et là « maturer » de Thomas si incroyable !

Pourquoi se jacher ? Que signifie cet « acclamer avec lequel on s'attache aujourd'hui à l'histoire » ?

Et pourquoi pas que cette histoire soit même plus petite que cela ? Elle ne consiste pas à accorder des crédits à un parti, mais à accorder des crédits à un autre parti.

Et pourquoi pas que cette histoire soit même plus petite que cela ? Elle ne consiste pas à accorder des crédits à un parti, mais à accorder des crédits à un autre parti.

Et pourquoi pas que cette histoire soit même plus petite que cela ? Elle ne consiste pas à accorder des crédits à un parti, mais à accorder des crédits à un autre parti.

Et pourquoi pas que cette histoire soit même plus petite que cela ? Elle ne consiste pas à accorder des crédits à un parti, mais à accorder des crédits à un autre parti.

Et pourquoi pas que cette histoire soit même plus petite que cela ? Elle ne consiste pas à accorder des crédits à un parti, mais à accorder des crédits à un autre parti.

Et pourquoi pas que cette histoire soit même plus petite que cela ? Elle ne consiste pas à accorder des crédits à un parti, mais à accorder des crédits à un autre parti.

Et pourquoi pas que cette histoire soit même plus petite que cela ? Elle ne consiste pas à accorder des crédits à un parti, mais à accorder des crédits à un autre parti.

L'homme qui est à moi comme je suis à lui. Il élève, cet amour, tellement au-dessus des autres, il ressuscite et répand sur le monde entier sa lumineuse tendresse. Partant de l'amour d'un homme, un grand cœur se huppe à l'amour de tout ce qui vit ! Pourquoi surtout plaint-il les lés ? Parce que

Ceux qui sont morts ne connaissent jamais

Que nous sommes faits pouraimer.

Camarades, si vous voulez éduquer votre cœur, lisez l'*Amour à la Géhenne*.

Eugène CASTEU.

Entre nous

Désirons enfin en relation avec jeans camarades de Rouen et la région. E. Couriel, 17, rue de la Gogone-du-Mont, Rouen.

Rocher voudrait-il donner de ses nouvelles au camarade Dubois et lui dire s'il reçoit toujours le Libertaire. Lui écrire au journal.

Camade 29 ans désire correspondre avec jeans camarade. Ecrire à Michaud, 16, rue du Poitou-Neuf, Paris.

Sleeping, au Libertaire, cherche un ménage de camaderie habitant 19^e ou 20^e pouvant offrir hospitalité deux nuit à fillette de passage à Paris.

Désire correspondre avec compagnie d'environ 40 ans, aimant vie à la campagne. Ecrire au *Libertaire*.

Appel à l'adhésion du Groupe de Pontoise demandant à Thulin s'il a reçu l'adhésion du groupe au Comité Défense sociale. Réponse urgente.

Blanchet, à Lyon, ainsi qu'Alice et Georges sont prêts d'envoyer leur adresse à Nadaud. Ecrire au journal.

COURRIER DU LIBRAIRE

Nous avons quelques épreuves et lithographies de notre camarade Alexandreovitch, sur papier de Hollande, d'Archives des détails de Tost, Kroppen, R. Rodas, Blanca, 3 francs.

De Baudouin, S. Faure, Eliseo, Bedos, Ibsen, à 3 francs. Louise Michel, Zola, Gorki, J.-B. Clément, Spencer, A. France, Tolstoi, Ferrer, à 6 francs, des lithographies de Luce, Steinlen, Pisarro, Lignac, Jérôme, Hénaul, Comin-Achée, Rouillé, Risselherge, Couturier, à 1 franc.

Des chansons de Duvay : *Jalousie, Les Eyzies, La Proletarienne, Procration consciente, Magistrature, Les Favorites*, à ajouter au catalogue des chansons. Prix : 0 fr. 40.

Parraîtra la semaine prochaine dans nos éditions "Aux anarchistes qui signent", nos amis de la C.G.T. à 1 franc. 50. Vérité, 0 fr. 50. L'Origine de la Vie, par Ritz, 0 fr. 50.

Le Lan, Vanne, Biribi, 5 francs francs.

Monte à Bordeaux : L'anarchie, sa philosophie, par Kropotkin, manque pour le moment chez l'éditeur.

Aug. Dumon, S. P., 95. — Votre commande nous est revenue.

A nos camarades. — Toutes les commandes en retard sont parties, en cas de non-reception, prière de nous prévenir.

PETITE CORRESPONDANCE

A "Le Vox du Peuple". — Votre poésie ne peut pas passer. Et comme je ne vous crois pas violente, je vous prie, vous ne vous en offusquez pas, j'espère. J'ai porté votre oblige à la souscription. Merci. Salutations. — Content.

J. Pétroz. Le Perreux. — Tes idées, tes suggestions semblent être intéressantes. Si peuvent les exposer, les développer en quelques articles, fais-le. Nous verrons ce que cela peut rendre pour l'insertion. Amitiés.

Hipp Boens (Belgique). — Abonnement finit n° 45.

Deboutrou, Saintes. — Bien reçu abonnement. Frankl. Ondr. (Tunisie). — Il y a erreur.

Excellente brochure.

Jugat à Mananré. — Même réponse.

Armand est pris passé voir Géo.

Baleno. — Oui, nous recevons le journal de Ramus. Amitiés.

Monett, rue Letellier. — Adresssez-vous chez Madeline Vernet, à Epone (Seine-et-Oise).

Blanchon, à Montauban. — Tu peux distribuer nos inventus. Le camarade de Nice n'est pas celui qui tu crois c'est son frère.

Defer, à Saint-Paul-d'Allevard. — Bien reçu et merci.

Casmara, Marseille. — Recu mandat 5 fr., mais aucune nouvelle de la lettre perdue. Pour les tracts, écrivez à Prouvost, Saint-Raphaël (Var).

Répandez notre Tract !

LE COMITÉ DE DIFFUSION informe les camarades qu'il vient d'être procédé à un nouveau tirage de 100 000 exemplaires du tract qui constitue en même temps qu'un excellent moyen de diffusion de notre journal LE LIBERTAIRE un des meilleurs instruments de propagande spécifiquement anarchiste.

Ce tract dont le prix minimum de 1 fr. le cent et 9 fr. le mille franc, permettra à tous et partout, d'opposer une digne, la digne de la vérité, au flot boueux des papiers mensongers des charlatans périmés de la politique, doit être répandu dans les moindres agglomérations des pays de langue française.

Ce sera pour LE LIBERTAIRE, en particulier et pour les idées anarchistes en général de la bonne, de la saine, de la nécessaire besogne.

Camarades ! envoyez donc, sans retard, vos commandes à la camarade Marguerite DESCHAMPS au "Libertaire", 69, boulevard de Belleville, Paris.

G. M. BESSÈDE

Ce que personne ne doit ignorer.

L'INITIATION SEXUELLE

Prix : 4 francs

Par poste : 4 fr. 50

EN VENTE

à "La Librairie Sociale"

69, boulevard de Belleville, PARIS

Vente de Papier

Mous sommes vendeur de vieux journaux.

S'adresser à "La Librairie Sociale", 69, boulevard de Belleville.

Mouvement Social

AUTRICHE

Il est tout à fait caractéristique pour la vitalité de notre idéal que dans tous les pays belgériens où durant cinq ans toute propagande anarchiste avait été rendue impossible, celle-ci a pris depuis l'armistice un essor nouveau et une ampleur inconnue jusqu'à ce jour.

Cette constatation que nous avons déjà pu faire en ce qui concerne la France et l'Italie, s'impose également en Autriche où dépendent les conditions, grâce à l'abstention du peuple par le cléricalisme, étaient particulièrement défavorables.

Avant la guerre, nos camarades de l'Autriche allemande possédaient un organe bi-mensuel copié sur le modèle des *Temps Nouveaux*, avec son supplément littéraire. À la déclaration de la guerre, ce journal fut supprimé et le camarade Pierre Hamm, qui en était le fondateur et l'âme, fut arrêté.

Depuis, au *Libertaire*, cherché un ménage de camaderie habitant 19^e ou 20^e pouvant offrir hospitalité deux nuit à fillette de passage à Paris. Désire correspondre avec compagnie d'environ 40 ans, aimant vie à la campagne. Ecrire au *Libertaire*.

Appel à l'adhésion du Groupe de Pontoise demandant à Thulin s'il a reçu l'adhésion du groupe au Comité Défense sociale. Réponse urgente.

Blanchet, à Lyon, ainsi qu'Alice et Georges sont prêts d'envoyer leur adresse à Nadaud. Ecrire au journal.

COURRIER DU LIBRAIRE

Nous avons quelques épreuves et lithographies de notre camarade Alexandreovitch, sur papier de Hollande, d'Archives des détails de Tost, Kroppen, R. Rodas, Blanca, 3 francs.

De Baudouin, S. Faure, Eliseo, Bedos, Ibsen, à 3 francs. Louise Michel, Zola, Gorki, J.-B. Clément, Spencer, A. France, Tolstoi, Ferrer, à 6 francs, des lithographies de Luce, Steinlen, Pisarro, Lignac, Jérôme, Hénaul, Comin-Achée, Rouillé, Risselherge, Couturier, à 1 franc.

Des chansons de Duvay : *Jalousie, Les Eyzies, La Proletarienne, Procration consciente, Magistrature, Les Favorites*, à ajouter au catalogue des chansons. Prix : 0 fr. 40.

Parraîtra la semaine prochaine dans nos éditions "Aux anarchistes qui signent", nos amis de la C.G.T. à 1 franc. 50. Vérité, 0 fr. 50. L'Origine de la Vie, par Ritz, 0 fr. 50.

Le Lan, Vanne, Biribi, 5 francs francs.

Monte à Bordeaux : L'anarchie, sa philosophie, par Kropotkin, manque pour le moment chez l'éditeur.

Aug. Dumon, S. P., 95. — Votre commande nous est revenue.

A nos camarades. — Toutes les commandes en retard sont parties, en cas de non-reception, prière de nous prévenir.

PETITE CORRESPONDANCE

A "Le Vox du Peuple". — Votre poésie ne peut pas passer. Et comme je ne vous crois pas violente, je vous prie, vous ne vous en offusquez pas, j'espère. J'ai porté votre oblige à la souscription. Merci. Salutations. — Content.

J. Pétroz. Le Perreux. — Tes idées, tes suggestions semblent être intéressantes. Si peuvent les exposer, les développer en quelques articles, fais-le. Nous verrons ce que cela peut devenir pour l'insertion. Amitiés.

Hipp Boens (Belgique). — Abonnement finit n° 45.

Deboutrou, Saintes. — Bien reçu abonnement.

Frankl. Ondr. (Tunisie). — Il y a erreur.

Excellente brochure.

Jugat à Mananré. — Même réponse.

Armand est pris passé voir Géo.

Baleno. — Oui, nous recevons le journal de Ramus. Amitiés.

Monett, rue Letellier. — Adresssez-vous chez Madeline Vernet, à Epone (Seine-et-Oise).

Blanchon, à Montauban. — Tu peux distribuer nos inventus. Le camarade de Nice n'est pas celui qui tu crois c'est son frère.

Defer, à Saint-Paul-d'Allevard. — Bien reçu et merci.

Casmara, Marseille. — Recu mandat 5 fr., mais aucune nouvelle de la lettre perdue. Pour les tracts, écrivez à Prouvost, Saint-Raphaël (Var).

Répandez notre Tract !

LE COMITÉ DE DIFFUSION informe les camarades qu'il vient d'être procédé à un nouveau tirage de 100 000 exemplaires du tract qui constitue en même temps qu'un excellent moyen de diffusion de notre journal LE LIBERTAIRE un des meilleurs instruments de propagande spécifiquement anarchiste.

Ce tract dont le prix minimum de 1 fr. le cent et 9 fr. le mille franc, permettra à tous et partout, d'opposer une digne, la digne de la vérité, au flot boueux des papiers mensongers des charlatans périmés de la politique, doit être répandu dans les moindres agglomérations des pays de langue française.

Ce sera pour LE LIBERTAIRE, en particulier et pour les idées anarchistes en général de la bonne, de la saine, de la nécessaire besogne.

Camarades ! envoyez donc, sans retard, vos commandes à la camarade Marguerite DESCHAMPS au "Libertaire", 69, boulevard de Belleville, Paris.

VIEILLE

Pour l'action

Dans l'industrie textile nous sommes, à n'en pas douter, à la veille d'une grève que nous savons, je l'espere, avec un peu d'énergie, faire durer le moins longtemps possible.

Les industriels ne céderont que s'il y sont obligés.

Camarades, ne l'oubliez pas, il n'y a que l'action directe qui puisse vous faire aboutir à ce que nous voulons. Rappelez-vous les exemples de février et du 1^{er} mai 1918 et la façon dont nous avons tenu compte, cette fois, d'une intervention de nos amis, et du résultat obtenu.

Puisque la force est la seule loi et le seul moyen de domination de la société capitaliste, puisque c'est la violence organisée qui fait régner la misère, nous devons nous organiser pour lutter contre la violence, pour lutter contre la force, pour empêcher la force de nous empêcher.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.

Le succès de la lutte dépendra de la force, mais la force nous répondra par la force.